

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Cadeaux de Noël*, 1998  
(Grand Prix de l'Humour noir 1999).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS  
(EXTRAIT)

- Dandys de l'an 2000*, Hallier, 1977 ; Rocher, 2002.  
*Ouverture des veines et autres distractions*, Laffont, 1982 ; PUF, 2002.  
*Les Trois Rimbaud*, Les Éditions de Minuit, 1986.  
*Le Retour de l'espérance*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1987.  
*Lénine dada*, Laffont, 1989 ; Le Dilettante, 2007.  
*Épigrammes de Martial*, La Différence, 1989 ; Arléa, 2001 et 2006.  
*Les Deux Veuves*, La Différence, 1990.  
*Sémiologie du parapluie et autres textes*, La Différence, 1990.  
*Les Derniers jours du monde*, roman, Laffont, 1991 et 2001.  
*Les Trente-six Photos que je croyais avoir prises à Séville*,  
Maurice Nadeau, 1993.  
*Les Martagons*, roman, Gallimard, coll. L'Infini, 1995  
(Prix Roger-Nimier 1995) ; Folio, 2002.  
*L'Arc-en-ciel des humours*, Hatier, 1996 ;  
Le Livre de Poche, coll. Biblio Essais, 2000.  
*Amour noir*, roman, Gallimard, coll. L'Infini,  
1997 (Prix Femina 1997) ; Folio, 1999.  
*Immoralités* suivi d'un *Dictionnaire de l'amour*,  
Gallimard, coll. L'Infini, 1999.  
*Écrit en 1968*, Nantes, Joca Seria, 1999.  
*Les Plaisirs de la vie*, Payot & Rivages, 2000 ; Rivages poche, 2001.  
*Comment rater complètement sa vie en onze leçons*,  
Payot & Rivages, 2002 ; Rivages poche, 2003.  
*Saut à l'élastique dans le temps*, récit, Mercure de France,  
coll. Le Petit Mercure, 2002.  
*L'Homme de l'humour*, essai, Gallimard, coll. L'Infini, 2004  
*L'Embaumeur*, roman, Fayard, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006.  
*Vingt choses qui nous rendent la vie infernale*,  
Payot & Rivages, 2005 ; Rivages poche, 2007.  
*Avec des si* (avec des dessins de Selçuk Demirel),  
Flammarion, 2005 ; J'ai lu, 2007.  
*La Véritable Histoire du football & autres révélations*, Gallimard, 2006.

DOMINIQUE NOGUEZ

## ŒUFS DE PÂQUES AU POIVRE VERT

*Historiettes & fantaisies illustrées à feu doux*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

*À la mémoire de Joseph Ignace Guillotin  
et de sa troisième épouse*

Copyright © Zulma, 2008.

ISBN: 978-2-84304-443-1

N° d'édition : 443

Dépôt légal : mars 2008

Diffusion : Seuil – Distribution : Volumen  
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

Ces œufs, Madame, vous pouvez  
Faire qu'en ce Dimanche insigne  
Par votre tournure couvés  
Ils s'envolent paon blanc ou cygne

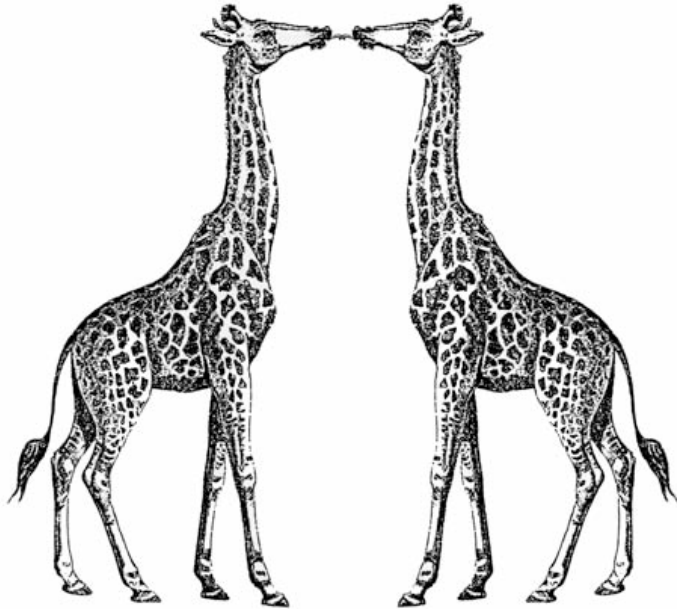
STÉPHANE MALLARMÉ  
*Œufs de Pâques, I* (1891),  
à Méry Laurent

I.

NOUVELLES  
HISTORIETTES  
QUASI VRAIES

---

LA JOURNÉE DU 16 AVRIL 2009  
À GIF-SUR-SUZETTE



*Le baiser.*

Le 16 avril 2009 à Gif-sur-Suzette, comme chaque jour, Sylvain Lagoutte avait enduit l'écran de son ordinateur de confiture aux groseilles puis entrepris de le lécher méticuleusement en écoutant le cours de la Bourse ; comme chaque jour Madeleine Lacornée nue avait fait dix sauts à la corde de suite devant le miroir sans tain de sa salle de bains pour le plus grand plaisir de son voisin Victor Rolin ; comme chaque jour, Matthieu Landry avait frotté son sexe sur l'image de sainte Thérèse que lui avait donnée sa marraine le jour de ses sept ans ; comme chaque jour, Simone Lahonce, infirmière *free lance*, avait fait une grande soupière de pâte à crêpes dans laquelle – c'était son petit truc pour la rendre onctueuse – elle avait un chouïa uriné ; comme chaque jour, Charles-Henri Braizé, retraité des Pompes funèbres générales, s'était manipulé dans son lit en pensant à la ballottante poitrine de l'infirmière ; comme chaque jour, le père Lagneau, curé de Magny-le-

Bâcle et de Villiers-les-Hameaux avait recopié sans vergogne (en changeant juste quelques adverbes) une page entière de Bossuet pour son sermon du dimanche suivant ; comme chaque jour, Nathalie Tronchet avait mis plus de deux heures à faire le *sudoku* « facile » de *Libération* au lieu de préparer le repas du soir ; comme chaque jour, Bertrand Tronchet avait fait la gueule en voyant sur la table du dîner la même soupe en sachet et les mêmes barres de surimi à peine décongelé que la veille ; comme chaque jour, le petit Sébastien Le Foll avait organisé dans la chambre de sa grand-mère hémiplegique effrayée une course entre un vieux rat dont il avait bâillonné le museau avec du ruban adhésif et une souris blanche à qui il avait coupé la queue ; comme chaque jour, Adeline Mouffert, employée de maison toquée de magie, s'était coupé quelques poils pubiens qu'elle avait hachés menu pour les mêler à la sauce gribiche destinée à son patron, M. Merlot, dont elle était folle amoureuse...

Bref, de bout en bout, la journée du 16 avril 2009 à Gif-sur-Suzette avait été parfaite. Il ne s'était rien passé.

## ☞ DEMANDE EN MARIAGE ☞

Ce dimanche-là, Jonathan trouva sur son répondeur ce message d'une amie veuve : « Est-ce que je peux me permettre de vous faire (ils se vouvoyaient) une proposition extrêmement honnête ? Je viens de toucher (voix presque au bord des larmes) un héritage. Je ne sais qu'en faire. Mais vous, je devine que vous ne seriez pas contre un peu de beurre dans vos épinards. Alors j'ai pensé... que nous pourrions nous marier ! Un mariage blanc, bien entendu, je ne veux pas abuser. Est-ce que ça vous plairait ? (longue respiration) Enfin, réfléchissez. J'attends de vos nouvelles. À très bientôt, en tout cas. Je vous embrasse. »

Il s'interrogea aussitôt sur ses vraies raisons : déshériter un fils indigne ? échapper au fisc ? trouver à bon compte un porteur de valises (elle voyageait beaucoup) ? Ou bien (car il écrivait) elle avait une âme de mécène, elle savait à quel point les écrivains-qui-essaient-de-vivre-de-leur-plume y réussissent rarement et elle voulait encourager les Lettres !

Hélas, mariage pour mariage, il aurait préféré un mariage noir, bien noir, avec scènes, horions, ruptures, à la Fitzgerald ou à la Jouhandeau. Donc, ce serait non. Mais comment le lui dire sans la froisser ?

Il laissa passer vingt-quatre heures puis son visage s'éclaira. Il s'avisa que la veille étant le 1<sup>er</sup> avril il pouvait feindre de prendre la demande nuptiale pour un poisson d'avril. Aussitôt dit, aussitôt fait. Dès qu'elle entendit sa voix au téléphone, elle éclata de rire : « Avec la gueule que tu te payes, dit-elle en le tutoyant pour la première fois, tu n'allais pas t'imaginer... » *C'était* un poisson d'avril !

Catastrophe, la soprano tchèque, pourtant payée très cher, venait de nous claquer entre les mains (une mauvaise grippe), à trois heures de la représentation unique à l'Opéra de Castelsinistro ! Heureusement, la toujours semillante Leonella Usignolo prenait ses quartiers d'hiver dans le bourg voisin. On négocia. Le cachet, cela allait, mais il y avait un hic. Elle voulait bien « rendre service » et pouvait même être, disait-elle, « *estremamente operativa* » – « extrêmement opérante » ou « opérationnelle », je ne sais comment traduire –, mais à condition de recevoir une sorte de... coup de main à la fin de l'acte III. Car le grand air de cet acte, l'un des plus difficiles du répertoire, tout le monde vous le dira, se terminait par un terrible contre-ut qu'elle ne pouvait atteindre qu'au terme d'un orgasme. Ce n'était pas difficile, elle l'avait fait plusieurs fois à la satisfaction générale, notamment au Bolchoï en 1987 avec le célèbre ténor russe Nikolaï Sigourov. Il suffisait de plonger le plateau dans une pénombre propice, la pourvoir d'une grande

cape « englobante » et d'une robe facile à trousse. Quelques réglages étaient évidemment nécessaires, l'affaire pouvant, selon les protagonistes, être plus ou moins rondement menée. « Mais avec vous, il suffira probablement de démarrer à cette triple croche-là », ajouta-t-elle, le doigt sur la partition, en enveloppant le ténor local d'un regard de braise. Ainsi fut fait, le public n'y vit que du feu, et jamais, dans notre petite ville, le grand air du III ne suscita autant de « *bravissima!* ».

## ☞ UN HOMME AVERTI EN VAUT DEUX ☞

Ce mercredi 29 février, vers 6 heures, Tanguy fut réveillé par des élancements – comme des hémorroïdes plus douloureuses et plus enfouies dans l'intestin. Il y vit aussitôt l'effet de ses dernières expériences sentimentales avec un parachutiste ukrainien et une possible sanction du Ciel. Il consulta un médecin « de la communauté gay ». Celui-ci diagnostiqua tout simplement une colite ulcéreuse et prescrivit des examens radiologiques et un traitement de cheval. Rassuré sur la nature banale et multisexe de son mal, et pour éviter d'arriver chez son pharmacien avec une ordonnance d'origine si marquée, il prit un autre rendez-vous chez son médecin de famille. Or celui-ci fit un diagnostic tout différent : cancer de la prostate – et ordonna un traitement aux antimétabolites. Dans la perplexité, cette perplexité perpétuelle qui faisait ses amis le surnommer « Tanguy-le-tanguant », et aussi par précaution, il décida de suivre les deux traitements. Chacune des affections évolua de concert. C'est-à-dire que les douleurs, de

quelque façon qu'on les interprète, s'accroissaient. Finalement, le docteur Gendroux avait raison, des métastases essaimèrent de la prostate jusque dans les poumons, entraînant un étouffement. Mais cet étouffement arriva trop tard, car l'autre mal, la colite ulcéreuse diagnostiquée par le docteur Bénardi, venait dix minutes plus tôt d'avoir raison du patient, provoquant une hémorragie anale cataclysmique. Les deux spécialistes se succédèrent à son chevet, chacun satisfait de la justesse de son diagnostic. Il eut deux permis d'inhumer, mais un seul enterrement.

☪ LETTRE DE RUPTURE D'UN FRÈRE SIAMOIS ☪

Mon cher Roland,

Quand tu liras cette lettre, je serai loin. Sachant les liens qui nous unissent, tu penses sans doute que je fanfaronne. Hé non. Tu te souviens du dîner chez les parents où étaient invités les Sécard ? Pendant que, selon ta déplorable habitude, tu faisais du gringue à sa jeune épouse, j'écoutais le professeur de mes deux oreilles (puisque, ne t'en déplaise, les oreilles font partie de ces organes dont j'ai la paire en pleine propriété). Sécard n'est pas seulement un des meilleurs chirurgiens de sa génération, lauréat de la Faculté de médecine de Paris et ancien interne des hôpitaux de Limoges, il est aussi *le* grand spécialiste actuel de la didymotomie, nom savant, comme tu sais ou plutôt ne sais pas – ignorant que tu es et te complais à être –, du décollement des frères siamois. C'est lui qui a séparé, il y a trois ans, les sœurs Fantaisie, soudées de naissance par les reins. L'opération a été un plein succès : l'une est maintenant l'épouse d'un douanier de Douai et l'autre

danseuse à l'Alcazar de Saint-Flour. Il est pourtant beaucoup plus difficile, m'a-t-il expliqué, de séparer des *néphropages* comme elles (du grec *néphros*, rein) que des *hépatopages* comme nous, reliés par le foie. Donc, au moment où tu commençais à pinçoter la croupe de ta voisine, au risque de nous faire rabrouer collectivement, j'apprenais de Sécard qu'il pouvait, si nous le voulions, nous rendre à l'autonomie. Avec un bon avocat, ça pourrait même être remboursé par la Sécurité sociale. Comme nous sommes majeurs, il n'est même pas nécessaire que nous en parlions aux parents, il suffit que nous lui signions tous deux une lettre d'accord.

Ici, tu respires : tu n'as jamais signé pareille lettre. Détrompe-toi. La nuit même du dîner, tandis que tu ronflais du sommeil de l'ivrogne sur l'oreiller voisin, je glissais un stylo entre tes doigts et, sans beaucoup me forcer – nos écritures se ressemblent tant! –, j'ajoutais un « Roland » à peine un peu tremblé au « Laurent » que je venais de tracer au bas de notre demande officielle d'amputation. (Laurent et Roland : ah ! l'humour de nos parents ! Deux prénoms « à notre image » claironnaient-ils : phonétiquement presque identiques et permettant cependant de nous distinguer. Les pauvres ! ils n'avaient pas

prévu que le hasard des promotions paternelles obligerait notre famille à s'expatrier dix ans au Japon, et que, le « r » se prononçant là-bas comme le « l », nos deux noms de baptême s'y confondraient lamentablement, ajoutant une gêne supplémentaire à une situation déjà humainement très inconfortable.)

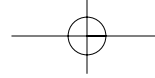
Que dis-je, inconfortable ? Insupportable ! Il y eut déjà, très tôt, ces mille petites différences qui, sous une apparence de stricte similitude, creusaient peu à peu entre nous un abîme d'incompréhension : tu ne supportes pas les épinards, dont je raffole ; tu te goinfres au cinéma de ce pop-corn qui me fait vomir ; je suis cinéophile et tu n'aimes que les films de violence ; quand j'ai réussi à t'emmener voir *Les Quatre Cents Coups* en te faisant croire que c'était un film de boxe, tu as ronflé pendant une heure trente ; tu as choisi anglais première langue quand je choisissais russe, les castagnettes quand je me mettais au hautbois et tu as prétendu consacrer au sport les heures du samedi que je comptais passer au catéchisme. À chaque fois, les parents ou nos professeurs ont dû se livrer à de difficiles arbitrages, rarement en ma faveur, hélas. C'est ainsi que je me suis retrouvé pilier à tes côtés dans un match de rugby amateur : on a rarement

vu mêlée plus soudée, certes, mais je n'ai jamais eu plus mal aux épaules ; il a fallu que je simule un évanouissement pour que tu consentes à quitter le terrain. Cela n'a d'ailleurs été pour toi qu'une occasion supplémentaire de m'être désagréable : à peine sorti du stade, tu nous as entraînés dans le premier bistrot venu, où tu as pris une de ces cuites qui font un peu plus basculer notre foie commun dans la cirrhose. Tu bois et je trinque !

Mais ce n'est rien à côté de ce que je dois endurer depuis que nous avons atteint, toi surtout, l'âge de la puberté. Cela avait bien commencé, pourtant. Lorsque, en ce chaud soir de mai où nous avons découvert le plaisir solitaire (pour employer un adjectif qui ne peut avoir chez nous qu'un sens largement figuré), nos mains se sont égarées et que chacun a été pour l'autre la caresse et la joie, lorsque, au prix, certes, d'un léger torticolis, nos lèvres et nos langues se sont jointes et que nous avons atteint de concert le grand essoufflement, je me suis dit qu'à quelque chose malheur était bon et que, grâce pour une fois à notre handicap, nous étions en passe de réaliser totalement l'idéal de tous les amants : ne faire qu'un.

Les plus belles utopies de l'amour, contre

*Newton se rendant compte qu'il n'a pas encore vraiment inventé la brouette.*

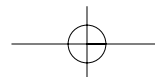


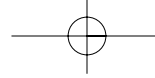
lesquelles mes lectures de La Rochefoucauld ou de Proust m'avaient prévenu, étaient donc réalisables. Nous n'étions plus de pauvres « jumeaux conjoints », selon l'euphémisme des traités de médecine, mais un nouvel être fusionnel, la réalisation parfaite de l'être rond à quatre bras et quatre jambes décrit dans *Le Banquet* de Platon. Hélas, il a fallu déchanter. Le *Kâma-sûtra* que nous avons déniché un soir sous une pile de *Monde diplomatique* dans le bureau de papa n'a fait que raviver notre frustration : collés sur le côté comme nous le sommes, moi à droite, toi à gauche, nous ne pouvons réaliser qu'un nombre extrêmement limité des figures érotiques offertes à la fantaisie des humains « normaux ».

C'est alors, pour mon plus grand malheur, que tu t'es tourné vers les autres. D'abord, de simples frôlements, des chatouillis, dans la rue ou en classe. Puis de franches palpations de fesses ou de seins sous l'eau, à la piscine. Enfin, les moyens modernes : l'installation d'Internet à la maison a mis le comble à tes débordements. Au début, après la découverte du site *Zig Zig Monozygotes*, ton idée de draguer des sœurs jumelles m'a amusé. Je me souviens encore du cri des sœurs Larose, nos premières prises, quand elles ont découvert dans sa nudité notre corps commun.

On ne les a jamais revues. Avec les suivantes, nous nous y sommes un peu mieux pris : notre belle double chemise du dimanche, bleue à droite, rouge à gauche, a fait un moment illusion. Mais pas notre terrible paralysie, quand ces grandes pudibondes de sœurs Pimpol ont prétendu faire l'amour chacune de son côté dans deux chambres séparées. Le site échangiste *Échanjumo* allait, disais-tu, nous tirer d'affaire : ce fut le début de l'enfer, l'époque des sœurs Guisarde.

Ainsi les avons-nous baptisées, du nom de la rue où elles logent, à l'ombre des tours de Saint-Sulpice. Naines déjà grisonnantes et n'ayant plus de temps à perdre, les deux bougresses se sont montrées d'une lubricité de tamanoirs : à peine arrivées dans le salon, elles nous ont fait nous lever, leur bouche était à la hauteur exacte de la partie de notre anatomie qui motivait leur visite empressée, et vogue la galère ! Sacrée galère, dont je ne me suis pas encore remis. Trois quarts d'heure montre en main ! Et bientôt plusieurs heures *par jour* ! J'ai été très vite sur les rotules, mais toi, non ; il t'en fallait toujours plus. À quelque chose malheur est bon, cependant. Leur fantasme majeur, nous honorer de concert dans l'un des confessionnaux de Saint-Sulpice, nous à la place du confesseur, elles de chaque côté, en





pénitentes éplorées (ce qui nous obligeait, dois-je te le rappeler, à d'incessantes acrobaties, ne serait-ce que pour passer notre membre à travers le treillis de séparation), m'a peu à peu fait retrouver la foi. Le goût de la pureté m'est revenu, alors même que tu t'enfonçais dans la pire bestialité, allant jusqu'à convoquer, en sus de nos deux goulues, une autre paire de jumelles encore plus voraces. Le tout pimenté, de ta part, d'innombrables jurons blasphématoires destinés à mettre ma foi à rude épreuve.

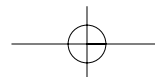
Cela ne pouvait plus durer, Roland. Le désir de partager mon émotion avec quelqu'un qui en soit digne est devenu irréprensible. À l'heure où tu liras ces lignes, le bistouri du professeur Sécard, grâce à Dieu, aura mis fin à mon supplice. Nous aurons fait Philippine !

Encore un peu sonné par le puissant somnifère que je t'ai administré hier soir et les effets de l'anesthésie, tu mettras peut-être un certain temps à comprendre ; et puis la fameuse illusion des amputés te fera encore assez longtemps croire à ma présence. Mais non, trop tard, je me serai fait la malle ! Débarrassé de ce funeste corps frère, je vais enfin pouvoir chercher l'âme sœur !

*Laurent*

🌀 JOURNAL INTIME 🌀

Tenir son journal – comme on tient un intérieur ou un stand – le fatiguait considérablement. Ayant remarqué qu'il avait toujours beaucoup à raconter dès qu'il sortait de chez lui, il se cloîtra pour n'avoir plus rien à écrire. Las, il avait alors le temps de lire beaucoup, notamment les journaux, qui lui apportaient leur lot de nouvelles déprimantes, de déclarations scandaleuses, de symptômes effarants qui appelaient évidemment le commentaire. Il résilia ses abonnements. Même chose pour la radio et la télé. Il les supprima. Restaient les livres, la gamme infinie des romans, des écrits intimes, la sagesse des Sénèque ou des Lao Tseu, les aphorismes de La Rochefoucauld ou de Kafka, la forme ciselée, burinée ou électrique des poèmes, Keats ou Mallarmé, Rimbaud, Apollinaire, Michaux. Or c'était plus fort que lui, les romans lui inspiraient de longues considérations techniques, les journaux intimes étaient contagieux, les aphorismes lui donnaient des enthousiasmes ou des réticences, il glosait, il glosait, et les poèmes



l'incitaient irrésistiblement à les prolonger par la plume en fugues infinies. Il bannit donc les livres (du moins, car on se sépare difficilement de tels compagnons, il ne les ouvrit plus). Alors il n'eut enfin plus rien à noter, que les dates et les changements météorologiques, qui tiennent en peu de lignes. Pendant quelques mois, il mit de la passion à chercher un mot de la fin. Mais il n'eut pas le temps de le trouver. Le fameux tremblement de terre de la nuit du 6 au 7 novembre 20\*\* écrabouilla sa carcasse et engloutit à jamais le journal qui en contait l'histoire – auquel, très tôt, il avait tant sacrifié et en qui il plaçait, en vain donc, tous ses espoirs de survie.



*Les beaux sentiments :*

*1 – L'amitié.*